

JOURNAL DE VOYAGE (14-25 Juillet 1968)

Dimanche 14 juillet.

Pour tous les Français, l'aube de la Fête Nationale s'est levée encore une fois, Mais pour un certain nombre de jeunes des cités de Lannilis, Plouguerneau, Plouvien, Plougoulm, sans oublier bien sûr ceux de la Principauté de Tréglonou c'est le grand chambardement et, pour l'heure, dans ce groupe on ne se soucie guère de l'anniversaire de la prise de la Bastille. Devant la « Maison des Oeuvres » de Lannilis où le car Riou, sous la docte main de Marcel, s'apprête à leur faire voir d'autres paysages et d'autres cieux, tous s'affairent et chargent fébrilement matériel, bagages et denrées alimentaires de base. A 7 h. 30, le car des Abers «décolle » et entame la première étape de ce périple de douze jours qui s'annonce bien apparemment dans une atmosphère joyeuse et détendue. Que nous réserve ce voyage ? Dieu seul le sait ! Mais vogue la galère et adieu, pays des Abers

Claude, l'animateur bien connu, demande à chacun de venir se présenter au micro, pour que les participants à cette randonnée se sentent plus proches les uns des autres dans une meilleure connaissance mutuelle. Et les kilomètres de bitume commencent à s'ajouter aux kilomètres de bitume... Les chansons et les histoires fusent déjà... Nous nous arrêtons à Coat-An-Doc'h où le Supérieur, Finistérien lui-même, reçoit ses compatriotes dans ce charmant coin des Côtes-du-Nord. C'est la messe dominicale, et nous prions ensemble pour que notre randonnée soit la meilleure possible. Nous traversons Rennes peu après midi : c'est l'arrêt-buffet dans la campagne d'Ille-et-Vilaine. Les provisions sont vite déballées et aussi vite englouties, car nous commençons à avoir la dent. Une bonne douche céleste nous contraint à regagner le car, qui reprend la route dans la direction de La Flèche, terme de cette première étape. La lourdeur de l'atmosphère, la petite somnolence de l'heure de la sieste et le manque de sommeil de certains qui étaient de noce la nuit précédente, donnent à cette fin d'étape un caractère plus paisible et plus «ronflant» dans un certain sens. Puis, lorsque chacun, plus ou moins, a sacrifié à Morphée, les derniers kilomètres voient le réveil de tous et nous abordons au Collège de La Flèche peu après 16 heures. Comme nous ne sommes pas pratiquement attendus à cette heure, voulant faire flèche de tout bois et de tout boa, nous nous rendons à quelques kilomètres de là au zoo, où nous pouvons observer à loisir guépards, lions, tigres, girafes et autres singes de toutes espèces, aigles, vautours, serpentaires et oiseaux divers dont certains portaient, paraît-il, des bermudas, sans oublier bien sûr, les éléphants, les placides crocodiles et la collection assez surprenante des serpents que nous pouvons admirer en savourant les commentaires émaillés d'anecdotes du gérant, du zoo, sympathique homme des bois, à la faconde presque méridionale et à l'accent sarthois bien prononcé. Ces quelques heures s'écoulaient agréablement et nous rentrons à La Flèche, nous délester des bagages et nous restaurer pour pouvoir assister au spectacle du Lude.

Notre arrivée au Lude, où nous ont devancés d'autres jeunes de Bretagne, ne passe pas inaperçue, grâce surtout aux chapeaux de quelques-uns des gars. Et nous attendons sagement le début du spectacle, dans la fraîcheur du soir, et même, dirais-je, dans la froidure mordante de cette nuit du 14 juillet. Je ne me hasarderai pas à décrire dans le détail ce spectacle qui nous enchantait de 22 heures à minuit, dans un émerveillement de lumières multicolores, de cavaliers chamarrés, de carrosses d'époque, de personnages en riche livrée et robes à crinolines, devisant ou dansant aux doux accents des valse viennoises, de barque accostant pour la visite de Mme de Sévigné. En un mot, nous eûmes un raccourci fort apprécié de l'histoire du Lude, à travers les vicissitudes politiques, un récit sobre et dépouillé des heurts et malheurs de ce véritable joyau des bords du Loir, qui revivait pour nous ce soir-là, éclaboussé

de lumière et de jets d'eau ; une soirée qui restera comme un des meilleurs souvenirs et des sommets de notre ballade. Mais il est temps de quitter les rives du Loir et ses enchantements évanouis dans la nuit, de réparer nos forces et nous endormir en vue de l'étape du lendemain...

Lundi 15 juillet.

Nous quittons vers 8 heures 30 ce collège de La Flèche où nous fûmes si chaleureusement accueillis et, dans la fraîcheur du matin, nous roulons vers Chenonceaux où nous «atterrissons » vers 10 heures. La visite commentée et appréciée du château, les flâneries dans les parcs et les jardins abondamment fleuris et agréablement ensoleillés nous retiennent au delà de midi et, dans un enclos fort sympathique, réservé aux pique-niqueurs, nous nous réunissons pour satisfaire les jeunes appétits passablement aiguisés. Nous repartons peu après en direction de Bourg-en-Bresse, dans une ambiance plutôt bruyante et gaie. Nous sillonnons les grandes plaines aux lourdes moissons et aux gras pâturages où ruminent longuement les boeufs pesants et rêveurs. Nous traversons Bourges et Moulins au coeur du Bourbonnais et tout semble rouler pour le mieux dans le meilleur des mondes, quand un chauffard, sur une fausse manoeuvre, contraint Marcel à serrer trop à droite et à fausser la barre d'accouplement des roues avant du car sur le rebord d'un pont. Dans la localité voisine, un garagiste complaisant nous pilote jusqu'à Dompierre, où, dans un garage « Berliet » jouxtant La Bresbre et tout près de l'Abbaye de Sept Fons. la réparation s'effectue. Mais tout cela :-les recherches, l'allure réduite du car, la réparation elle-même, nous a causé un sérieux retard et nous avertissons le collège de Bourg-en-Bresse qui doit nous recevoir ce soir que nous n'y serons guère avant 10 heures et demie, onze heures. On repart et bientôt nous roulons dans un paysage assoupi et dont les contours et les formes s'estompent dans la nuit. Nous passons à Digoïn, Mâcon, entre autres villes. Notre arrivée tardive n'est pas appréciée du Directeur du Collège de Bourg-en-Bresse, et l'accueil est plutôt frais, n'est-il pas vrai, Claude et François ?... Enfin, tout est bien qui finit bien et nous nous endormons tout de même en paix sur de bons matelas bien moelleux...

Mardi 16 juillet.

Après un bon petit déjeuner, l'équipe de marché s'en va, comme chaque matin, acheter les provisions pour la journée. Mais Bourg-en-Bresse ne s'éveille pas si tôt et nous devons attendre quelque peu l'ouverture des alimentations, où Jean-Ro était tout disposé à embarquer un magnifique cageot de succulentes cerises dont il dut finalement se contenter des quatre kilos nécessaires au dessert. Le jus de tomate aussi coula sur ses chaussettes ! Mais, à tout prendre, je crois qu'il valait mieux voir couler le jus de tomate sur ses chaussettes que de voir le jus de ses chaussettes couler sur les tomates!... Et nous quittons Bourg-en-Bresse sur une bonne impression finale. L'étape de la matinée est relativement courte mais non pas sans intérêt, dans le décor pittoresque et enchanteur des monts et vallées du Jura. L'escalade du «faux-col » du Cerdon, comme dit Marcel, fait déjà se pâmer certaines qui n'envisagent pas de gaieté de coeur la montée au Simplon et ses vertiges. Une halte au sommet du col nous permet d'admirer le panorama grandiose qui s'étale à nos pieds et d'acheter cartes postales et menus bibelots ainsi que les cornes de montagne qui deviendront dans les-,heures qui suivent des cornes de discordes dans le car. Notre arrivée vers 11 heures à ANNEMASSE, gentille bourgade-frontière, nous permet, grâce à l'accueil charmant des Pères, de nous aménager et, après un bon repas, de, nous préparer à visiter GENEVE dans l'après-midi.

« Républicaine, protestante, démocratique, savante et entreprenante, Genève est depuis des siècles une sorte d'avant-garde qui explore les pays inconnus... », nous dit Amiel. Ce n'est pas en quelques heures de visite hâtive que nous pourrons juger de la justesse de ces propos et, en cette journée du 16 juillet, nous nous contenterons de parcourir cette ville internationale,

d'admirer ses larges avenues, de goûter le charme de ses parcs paisibles et bien entretenus. Mais ce qui retient l'attention de tous c'est le Lac et son célèbre jet d'eau, avec comme toile de fond les Alpes, le Mont-Blanc à 80 km. de la ville. Nous voyons, en passant, le Palais des Nations et nous nous rendons dans une des nombreuses banques de la Cité pour échanger quelques milliers de francs contre des liras en vue de notre prochain séjour en Italie.

Marcel et son car nous amènent un peu en dehors de la ville, dans les faubourgs plus calmes où nous pouvons flâner et acheter, qui des cigarettes, qui du chocolat suisse, dont on ne vantera jamais assez les qualités certaines et les vertus que nous ne lui connaissions pas encore, puisque, expérience faite, il calme les rages de dents et est un excellent remède... contre le mal d'amour, dont le chansonnier dit pourtant «Que le médecin ne saurait le guérir. » Avis aux amateurs ! Nous garderons de Genève le souvenir d'une ville aimable dans un décor fleuri. Notre rentrée à Annemasse en passant par la douane s'effectue le mieux du monde. Il est vrai que nous ne revenons pas bardés de montres suisses, mais à peine encombrés de quelques paquets de cigarettes. Silence et discrétion, un peu de charme et un brin de courtoisie et le tour est joué. Le soir, nous organisons une petite veillée fort sympathique où se mêlent chants, jeux et danses. Quelques « flashes » fixent pour la postérité les recherches laborieuses de Claude et d'Adèle dans le jeu des souliers.. Après la prière du soir, tous se retirent en bon ordre pour la nuit, car demain l'étape sera longue et « Qui veut aller loin, ménage sa monture... »

Mercredi 17 juillet.

Nous disons adieu aux Pères qui nous ont reçus si chaleureusement et à 8 heures, bagages rechargés et les excursionnistes, frais et dispos, la troupe quitte Annemasse vers l'Italie. Sous un soleil des plus éclatants nous longeons le lac Léman dans sa partie sud et nous retournons en Suisse, en plaine, par les vallées, vers les monts de nouveau, le tout dans un décor éblouissant où se mêlent dans une symphonie que seule la nature peut nous offrir, la plaine verdoyante, la roche abrupte et sauvage, la petite cascade ou l'impétueux torrent, les forêts alpestres aux sombres reflets, les alpages où paissent les lourds troupeaux et, couronnant le tout, le ciel éclatant et les immaculées neiges éternelles. Chacun se remplit les yeux de ce spectacle et de ces beautés helvétiques. Nous passons à Sion, mais nous n'y séjournons point, car c'eut été l'aberration (l'Aber à Sion) et cela nous n'en voulons pas. Mais déjà le coeur de certaines du groupe se serre nous abordons le Simplon et la vue des sinistres précipices aux profondeurs presque insondables n'est pas faite pour tranquilliser celles qui ont le vertige et qui préfèrent rouler prosaïquement et tout bonnement en plaine. Tout se passe cependant pour le mieux malgré la fraîcheur, pour ne pas dire le froid vif qui nous saisit au sommet du col où le paysage est le plus souvent noyé dans les nuages.

Les émotions creusent, dit-on, et chacun fait honneur au copieux pique-nique qui nous est offert près de, l'hôtel dressé à 2 000 m. d'altitude. Le temps de jeter encore un coup d'oeil circulaire sur les alentours maintenant baignés de soleil et nous ne tardons pas à entamer la descente, versant italien. Cette descente ne fut pas facilitée par les travaux de voirie qui nous obligèrent à rouler au pas sur une dizaine de kilomètres: Enfin voici l'Italie!... et bientôt, sous le beau soleil d'été, nous roulons dans le riant Val d'Aoste. Les foulards, très utiles pour masquer la vue des précipices et des ravins trop profonds, sont remisés. La route est excellente et nous atteignons sans tarder les rives du Lac Majeur, à Stresa. Une halte d'environ -une heure nous permet d'admirer les abords du lac et de prendre contact avec le sol italien et ses habitants - contact toujours très chaleureux, bien sûr, parfois même un peu trop. Nous quittons à regret ces berges hospitalières et à la fin de l'étape, sans encombre, nous nous trouvons à Oleggio, charmante bourgade où notre arrivée ne passe pas inaperçue. Petite

déconvenue : les locaux mis à notre disposition s'avèrent insuffisants et pas très confortables pour la nuit. Une visite au cher curé du lieu aplanit la situation et, c'est avec une plus grande sérénité que nous envisageons notre trop court séjour en Italie : les gars dormiront en bas sur des estrades de fortune et les filles seront hébergées chez les Soeurs. Après le repas pris dans la cour intérieure, dans la fraîcheur du soir, ces demoiselles sont emmenées en car jusqu'au couvent. Mais il faut redescendre prendre des matelas et M. le Curé et -ses vicaires qui, décidément se mettent en quatre pour nous être agréables, nous donnent un sérieux coup de main.

Nous restons à trois pour garder le car garé face à la belle église d'Oleggio...

Jeudi 18 juillet.

Vers 7 heures, alerte !... Le car est attaqué ! François et Yvon ont tôt fait de se mettre sur le pied de guerre... Il s'agit tout bonnement des gars qui, sous la conduite de Claude, nous surprennent encore dans les vapeurs du sommeil. Plus tard les filles entendront une autre version de l'événement par les soins de François et d'Yvon et s'empresseront de la rapporter aux gars qui s'esclaffent, et pour cause !

Nous partons joyeux pour la visite de Milan après que M. le Curé nous eut assurés qu'il nous ferait préparer pour le soir un repas à l'italienne chez les Soeurs. L'autoroute est belle et la circulation très fluide et bientôt nous débarquons, place du Dôme, dans de belles envolées de pigeons familiers . Guidés par un mentor très disert et au geste éloquent, comme on l'a facilement en Italie, nous visitons la cathédrale et nous déambulons peu de temps après sur le Dôme, au milieu d'une forêt de flèches, de clochetons et de statues. Nous ne nous laissons pas de jouir du panorama varié et coloré de la ville et de ses environs. Le temps de flâner sur la place ou dans la fameuse « Galeria » Victor Emmanuel II, d'y déguster, sous la grande coupole vitrée, quelques glaces, d'essayer de converser avec les « beatniks » ou les « hippies » du coin, à l'abondante chevelure ou crinière, comme vous voudrez, et nous nous retrouvons en équipes pour le repas de midi. A l'ombre, dans le jardin public qui borde le château des Sforza, nous dégustons avec plus ou moins d'appétit les tranches de pastèques et le reste. A peine la dernière bouchée avalée, deux « carabinieri » viennent nous prier, avec beaucoup de courtoisie d'ailleurs, de ne pas nous prélasser sur les pelouses. Je crois que, comme leurs collègues, les carabinieri ou les montagnards, ceux-ci arrivent toujours trop tard.

L'après-midi est consacrée à la visite de la ville par petits groupes, Nous avons pu admirer, sous le soleil ardent, dans le dédale des rues, les places et les théâtres et la fameuse « Scala ». Nous croisons un groupe de manifestants fortement encadrés de policiers et l'on pouvait difficilement s'imaginer que ce petit rassemblement de mécontents vire en émeute déchaînée.

Nous reprenons l'autoroute et nous revoici à Oleggio où nous attendent les longs spaghetti amoureuxment mijotés par les chères Soeurs. L'ambiance est joyeuse et chacun fait honneur à ce repas des plus copieux. Suit une veillée improvisée à laquelle prennent part de nombreux jeunes du pays, avertis sans nul doute par, le « téléphone arabe » qui marche admirablement bien dans cette aimable région. Conversations mi-françaises, mi-italiennes, ou par gestes, chants, danses, mimes, dans la « dolce notte » nous font passer une agréable soirée que nous n'oublierons pas de sitôt ... Nous terminons par un chant breton et le traditionnel « Au revoir », et les « buona notte » fusent de toutes parts. Oleggio, nous garderons un excellent souvenir de ton accueil si chaleureux et si amical !...

Vendredi 19 juillet.

Le lendemain matin, de belle heure, valises bouclées, nous quittons le campement avec, au coeur, une certaine nostalgie, une envie peut-être de prolonger notre séjour. Mais l'horaire et le calendrier ont de ces exigences qui font fi de celles du coeur!... Il est vrai que nous transportons dans nos bagages un peu de ce soleil du Nord de l'Italie dans quelques bouteilles de « Chianti » et autres. « Arrivederci » donc, Oleggio ! Pour l'heure, nous chantons dans le clair matin et voguons sans souci vers le tunnel du Mont-Blanc. Halte à la douane !... Nous nous souviendrons de la gentillesse souriante du douanier italien qui passe en revue nos cartes d'identité et s'évertue à nous donner un peu plus l'accent chantant que nous n'avons pu acquérir pendant ce bref intermède dans la patrie de Dante.

Les 11,500 km. du tunnel nous rafraîchissent un peu et nous débouchons en France dans les « Hurrah » bien mérités qui acclament Marcel, notre habile chauffeur. Chamonix, encombré de touristes de toutes nationalités, nous offre quand même un coin tranquille où nous nous restaurons, tout en devisant gaiement... Et chacun s'accorde à dire que le rôti de porc de dix mille lires avait, malgré tout, bon goût.

« On a toujours besoin d'un petit pois chez soi ! », nous a-t-on dit et redit bien souvent ; mais nous, nous les laissons chez les autres, car dans la précipitation pour ne pas rater le petit train de Montenvers, le restant de macédoine est resté sur le sol de Chamonix. Nous montons donc à la Mer de Glace. Là-haut, nous pouvons admirer longuement cet immense glacier de 7 kilomètres dans le cadre grandiose que forment Le Dru, la Verte, les Grandes Jorasses, le Massif du Mont-Blanc. Après cette contemplation et la longue marche à travers les séracs et la rocaïlle jusque dans les profondeurs des grottes de glace, certains et certaines nous reviennent presque la langue pendante et l'on croit deviner sur leur visage noyé de sueur un regret : que cette immensité de glace ne soit pas à la framboise, à la vanille, voire à la fraise!...

Il est vrai qu'alors les mercantiles s'en seraient saisis et en auraient sûrement interdit l'accès; Ne regrettons donc rien, surtout qu'on ne saurait trop chez nous essayer de préserver les trésors naturels toujours à la merci d'une commercialisation ou d'une accapARATION scandaleuse. Mais nos randonneurs ne s'arrêtent pas en ce moment à ces considérations!...

Nous quittons ces cimes enchanteresses et Chamonix grouillant de visiteurs et reprenons la route en direction de Voreppe. Notre allure est sensiblement plus rapide que celle de la Mer de Glace qui ne se déplace que d'un centimètre par heure, environ 80 m. par an, ce dont se félicitent certainement les paisibles habitants de la vallée, pas plus friands que d'autres d'avalanches ou similaires catastrophes. Nous mettons pied à terre à Voreppe, petite cité blottie au pied de la montagne à quelques kilomètres de Grenoble, vers 9 heures. Nous sommes hébergés au Petit Séminaire qui nous offre avec le sourire du Supérieur de vastes bâtiments très bien aménagés et propres à nous recevoir très au large. Nous saluons les divers groupes de Finistériens venus aussi dans la région pour le petit « ZOOM » de dimanche prochain. On échange des impressions et des souvenirs de voyage et une autre journée bien remplie s'achève dans de copieuses ablutions aux lavabos des dortoirs.

Samedi 20 juillet.

La nuit de Voreppe, dans le calme du Petit Séminaire, dans la digestion facile des estomacs de vingt ans qui avaient ingurgité une de ces bonnes choucroutes dont nous avaient gratifiés l'abbé Arzel, vicaire à Plouguerneau (plusieurs de ces demoiselles eurent tort de ne pas apprécier ce plat si savoureux, mais tous les goûts et les dégoûts sont dans la nature...), cette nuit donc nous remet tous d'aplomb pour affronter la journée grenobloise.

Elle débuta, cela va de soi, par la visite de la cité olympique, où les lampions sont bien éteints, mais sur laquelle plane encore comme un vestige de cette fumée des triomphes sportifs, des exploits athlétiques. Mais trêve de rêverie' et de nostalgie !... En parcourant des imposants restes d'un passé encore proche, nous nous prenons à regretter que beaucoup de ces locaux administratifs, tous ces espaces verts dans le clair matin et l'air si limpide des Alpes, restent vides et sans vie. Nous étions déjà sur le point de sombrer dans la mélancolie, quand Annie, fille pratique d'une cité que je nommerai pas, mais qui n'est pas peu fière d'avoir son club hippique, son golf miniature, etc., nous fit part de sa déconvenue de ne pouvoir emporter au-delà de l'Aber-Benoît ces « escaliers plats » qui foisonnent entre les différentes subdivisions de cette « ville morte » aujourd'hui et qui paraît si impersonnelle et si anachronique à des visiteurs de juillet...

Vers midi, comme convenu, tous se retrouvent au car et par groupes plus ou moins importants se dirigent vers le restaurant, les boulangeries, pâtisseries, charcuteries, que sais-je, car aujourd'hui chacun peut composer son menu et manger à sa fantaisie. Les responsables, avec Marcel bien sûr, se retrouvent dans un petit restaurant qui ne paie pas de mine, mais où la patronne sait accueillir et grandement restaurer ses clients et nous offre pour un prix très abordable un succulent repas qui fait, j'en suis sûr, venir l'eau à la bouche de plus d'un et plus d'une ; le tout arrosé de quelques bonnes histoires et d'un petit vin qui devait être cousin germain du «Côtes-du-Rhône» !...

Promenades, visites à travers Grenoble, emplettes diverses à la mesure sans doute des possibilités . de chacun nous occupent pendant toute l'après-midi. Nous nous attardons dans le fameux Palais de Glace, orgueil de la cité, et en fermant les yeux, nous pouvons revoir les fines arabesques que traçaient nos patineurs artistiques sur la piste luisante aujourd'hui évaporée... Tout compte fait, cette journée de détente nous aura laissé le meilleur souvenir.

Quand des Bretons de différents points du Finistère se rencontrent, surtout loin de leur terre natale, que font-ils ? Ils parlent du pays évidemment, mais aussi ils veulent passer une bonne soirée dans une ambiance bien de chez nous (je vous signale que ce mot «ambiance ne doit pas s'employer sans qualificatif ; pour tout renseignement, consultez le nouveau lexique Français-Trég..., revu et corrigé!). Biniou ha « tout », m'ar plij - et jusque tard dans la soirée, les montagnes des alentours de Voreppe résonnèrent de chants bretons, de gavottes et de jabadao. Puis avant d'aller dormir, nous te disons merci, Seigneur.

(A suivre.)
Y. QUÉRÉ.

(19 et 20 juillet ont parus dans janvier et février 1969 – pas de suite ? A vérifier dans octobre et novembre)